

tribu algonquine, et dont le vrai nom est long et difficile à prononcer, celui de *Sauteurs*. Les missionnaires furent bien aises de trouver ainsi l'occasion de connaître les pays situés au-delà du lac Huron, qu'aucun d'eux n'avait encore traversé. Les PP. I. JOGUES et C. RAIMBAUT accompagnèrent les députés des *Sauteurs*: ils furent bien reçus de ces sauvages; mais ayant été rappelés lorsqu'ils commençaient à les instruire, ils n'y purent pas faire alors de néophytes; et lorsque, quelques années après, on retourna chez ces sauvages, on ne les trouva plus dans les mêmes dispositions.

Cependant les Iroquois assurés d'être soutenus des Hollandais de *Manhette*, qui leur fournissaient déjà des armes et des munitions, et à qui ils vendaient les pelleteries qu'ils enlevaient aux alliés des Français, continuaient leurs courses et leurs brigandages. Les rivières et les lacs étaient infestés de leurs partis, et le commerce ne pouvait plus se faire sans les plus grands risques. Le chevalier de Montmagny en fit ses plaintes au gouverneur de la Nouvelle Belgique, lequel se contenta de faire une réponse honnête, mais fort vague, et ne changea rien à sa conduite; on le soupçonna même, ou du moins ceux qui étaient sous ses ordres, d'animer les Iroquois contre les Français, quoiqu'on fût convenu que les alliés des deux nations ne feraient aucune hostilité sur les deux colonies, et que les Français eussent observé religieusement cette convention.

Il est vrai que leurs alliés n'étaient ni en état ni en humeur d'inquiéter les Hollandais: bien loin de chercher à se faire de nouveaux ennemis, à peine songeaient-ils à se défendre des Iroquois. Les Hurons surtout, soit par indolence, soit par la crainte d'irriter un ennemi qui avait pris sur eux une supériorité qu'ils ne pouvaient plus se dissimuler, soit enfin qu'ils ne fussent pas encore persuadés que les Iroquois en voulussent à toute la nation, laissaient désoler leurs frontières, sans prendre aucune mesure pour éteindre un incendie qui les environnait de toutes parts.— Ces pertes, qui paraissaient les inquiéter si peu, les affaiblirent à la fin de telle sorte, que la terreur se répandit dans toutes les bourgades, et que quand l'ennemi ne jugea plus à propos de couvrir d'aucun prétexte son véritable dessein, il trouva, comme il l'avait prévu, un peuple effrayé, et presque incapable de faire la moindre résistance. Il arriva de là, continue Charlavoix, qu'à peine l'Eglise huronne, cultivée avec tant de fatigues, commençait à produire des fruits de salut, que ses pasteurs furent frappés, et le troupeau, non seulement dispersé, mais même presque entièrement détruit.

Le P. Jogues, dont nous venons de parler, fut le premier sur qui l'orage tomba. Descendu à Québec, sur l'ordre qu'il en avait reçu, il en repartit le 1er. Août 1642, pour le pays des Hurons, avec treize canots bien armés, et conduits par de braves